

- I. Le premier jour du huitième mois.
- II. La contemplation de la pleine lune.
- III. La première entrevue.
- IV. *La connaissance mûre.*
- V. Le lendemain matin.
- VI. La reconduite.
- VII. La pénalité du *Kourouwa* (Enceinte du Yoshiwara).
- VIII. La fabrication des gâteaux de riz pour la fin de l'année.
- IX. La peinture d'un Ho-ô dans une Maison Verte.

PREMIÈRE IMPRESSION

Le premier jour du huitième mois.

Dans la grande chaleur du mois (fin d'août et commencement de septembre) c'est la cérémonie du costume blanc, de la mise par toutes les femmes de robes blanches, qu'elles vont promener, une journée, dans la rue du Milieu : une exhibition de robes-tableaux, qui a autour d'elle la curiosité de toute la ville.

Car pour cette promenade de quelques heures, des robes blanches ont été peintes par les plus grands peintres japonais, et dans un ou-

vrage spécial sur les courtisanes, il existe une robe gravée d'après Korin, et que le peintre avait décorée pour la célèbre Ousoughomô.

DEUXIÈME IMPRESSION

Contemplation de la lune.

Une impression, où l'on voit sur une terrasse, des courtisanes en compagnie d'amants, les yeux aux ciel, dans la contemplation d'une belle nuit d'été.

Oui, — c'est constaté par Jipensha-Ikkou, — leur éducation a doté les femmes du Yoshiwara d'un sentiment poétique, et la lumière argentée de l'astre nocturne, dans la sérénité mélancolique des belles nuits d'été, les fait se répandre, ces poétesses improvisées de la Lune, en des rêveries d'un lyrisme élégiaque.

Et ce sont les vers de la courtisane Kumaï :

« *Ce n'est qu'en admirant à deux, que la Lune m'est belle. Quand je suis seule, elle m'inspire trop de sentiments attendris!* »

Et les vers de la courtisane Azuma :

« *Et ce soir, à qui sera la douceur de mon être, en ce monde passager, avec mon corps flottant.* »

Et les vers de la courtisane Kameghiku :

« *Oh! que le reflet du clair de lune se reflète*

brillamment sur l'eau de la Soumida (à l'image de son existence), mais que l'automne de l'autre côté des nuages (la vie honnête) me fait envie! »

Et les vers de la courtisane Miyako :

« Bien que je ne sois qu'une femme de rien, ici-bas, la Lune éclaire mon cœur d'un rayon consolateur. »

Et les vers de la courtisane Miyaghino :

« Que de fois je me sépare de l'homme, dont je ne distingue plus l'ombre, sous la lune de l'aube. (1) »

TROISIÈME IMPRESSION

La première entrevue, la première connaissance, la première nuit.

La première nuit, si le quidam ne plaît pas, la courtisane est libre de ne la passer avec lui.

Et c'est l'occasion de rappeler cette histoire qui ne serait pas une légende. La célèbre Takao, citée dans le *Kwaghai Maurokou*, a refusé le prince Dati de Sendai, à cause de sa passion pour un amant de cœur. Le prince ayant vainement usé de tous les moyens pour l'avoir, l'in-

(1) LES CINQUANTE COURTISANES POÉTESSES. — NOTES SUR LE QUARTIER DES FLEURS.

vitait à une promenade en bateau, et après l'avoir tuée, la jetait dans la Soumida.

« Si vous n'êtes pas agréé la première fois, et que vous soyez patient, dit Jipensha Ikkou, vous pouvez, dans la seconde visite, remplir la formalité du *redoublement*. A la troisième visite, il est nécessaire d'atteindre à la *connaissance mûre*. Il est bien entendu que pour celui qui a pu coucher la première fois, le *redoublement* de la visite est de rigueur.

Un détail assez curieux et assez inconnu, c'est que le Japonais faisant une station dans une Maison Verte, change de costume, prend, c'est l'expression, l'uniforme de la maison : ce costume faisant là, chaque homme l'égal de tout autre homme.

QUATRIÈME IMPRESSION

La connaissance mûre.

La « connaissance mûre » est précédée d'un souper tête à tête, où l'on mange dans des bols et dans des assiettes aux armoiries de la femme, et où l'on se sert de baguettes d'ivoire, dont l'usage est regardé comme un engagement de mariage. Elle est suivie, cette connaissance mûre, d'un *bouquet général*, c'est-à-dire d'une distribution d'argent à tous les employés, hom-

mes et femmes de l'habitation, qui sont quelquefois cinquante dans les grandes maisons. Et à la suite de cette soirée et de cette nuit, il se dit : *Madame a fait un ami sérieux.*

Et si celui qui est arrivé à la connaissance mûre, peut payer les frais de deux ou trois jours de séjour ou d'une semaine, c'est, selon l'expression de l'imprimé, *la jouissance d'une vie maritale, qui n'est qu'une suite de passe-temps et de distractions dans le plaisir.*

CINQUIÈME IMPRESSION

Le lendemain matin.

La cinquième planche représente le matin de la nuit passée dans la Maison Verte. Nettoyage de la maison, préparation d'une tasse de thé, pendant qu'en dépit du bonheur intérieur que lui prête le livre, *l'ami sérieux*, assis sur le bord d'une baie vitrée de papier, regarde mélancoliquement le paysage neigeux, en se brossant les dents.

SIXIÈME IMPRESSION

La reconduite.

La mise sur les épaules de la robe de celui-ci, l'encapeuchonnement de celui-là par une autre femme, les tendres « au revoir » à un dernier par

une troisième femme, gracieusement appuyée des deux mains sur la rampe de l'escalier, enfin toutes les coquettes amabilités de l'adieu.

SEPTIÈME IMPRESSION

La pénalité du *Kourouwa* (Enceinte du Yoshiwara.)

Lorsqu'un Japonais a donné son armoirie (de famille ou d'invention) à une courtisane, et qu'il lui a fait une infidélité, c'est une grande honte pour la femme. Aussi a-t-elle le droit de le punir ! Dans ce but, elle distribue dans l'enceinte des femmes de ses amies qui guettent l'infidèle, découvrent la maison où il se rend, attendent sa sortie, s'emparent de sa personne de force, l'amènent à la courtisane, chez laquelle on lui fait toutes les misères imaginables, pas par trop méchantes toutefois.

Et la septième planche vous donne la représentation du coupable, habillé en fillette, habillé en Kamourô, demandant, agenouillé, son pardon, dans le rire de toutes les femmes que partage l'oïran, victime de sa trahison.

HUITIÈME IMPRESSION

La fabrication des gâteaux de riz de la fin de l'année.

La huitième planche vous introduit au milieu

de la fabrication des gâteaux de riz pour le Jour de l'An, avec tout le monde de la maisonnée : femmes, serviteurs, servantes, enfants, travaillant à la confection de grands et de petits gâteaux.

NEUVIÈME IMPRESSION

*La peinture d'un Ho-ô (oiseau fabuleux)
dans une Maison Verte.*

Dans l'admiration enfantine de femmes, dont l'une pour voir de plus près, est à quatre pattes sur le plancher, un peintre est en train de peindre sur tout un panneau d'un mur de la salle de l'exposition des courtisanes, un gigantesque Ho-ô — un peintre qui, par ses habitudes, pourrait bien vraisemblablement être Outamaro (1).

Aux temps, où a paru le livre des Maisons Vertes, les femmes se livrant à la prostitution dans le Yoshiwara, se divisaient en quatre classes.

La 1^{re} : les femmes de *Nakano-tchô*, (celles qui font la grande promenade) ;

La 2^{me} : les femmes de *Tchônami* (une classe

(1) Cette dernière planche du second volume d'Outamaro n'est pas mentionnée dans la salle des illustrations. Du reste, cette table est assez négligemment faite, et le texte et les illustrations ne concordent pas toujours.

jouissant à peu près de la même considération que la première) ;

La 3^{me} : les femmes de *Koghôshi* (la petite grille) ;

La 4^{me} : les femmes de *Kiri-missé* (boutique de détail).

Le nombre des maisons de première classe était le tiers de la seconde, celui de la seconde n'était que le dixième de la troisième classe, et le nombre de la quatrième était d'un quart supérieur à la troisième.

Donc il y avait très peu de maisons de première classe, et le nombre des grandes courtisanes était fort restreint, et en général, c'étaient seulement les grandes courtisanes, que le pinceau des peintres, comme Outamaro, reproduisait.

Au fond, sur une population de deux millions d'habitants, que comptait Yédo à la fin du dix-huitième siècle et dans les premières années du dix-neuvième siècle, il n'y avait que 6.300 femmes, dans le Yoshiwara, et sur ces 6.300 femmes, on ne comptait que 2.500 prostituées de toutes classes (1).

(1) On le voit, la prostitution n'avait pas, n'a pas même aujourd'hui un développement aussi grand que l'ont pré-

Maintenant, au service des Maisons Vertes se rattachent deux classes d'hommes et de femmes, dont les attributions sont assez mal définies, et dont les conditions d'existence sont très peu connues en Europe : les *taikomati* et les *guesha*.

Le *taikomati* était une espèce d'homme de compagnie amusant, de cornac drôlatique, de cicerone élégant de la prostitution, prié ainsi que la *guesha*, au salon des noces, par l'invitation de la maison de thé, et chargé d'apporter de la gaité dans la réunion. Ces *taikomati* étaient,

tendu les voyageurs du siècle passé, du siècle présent. C'est l'occasion pour M. Hayashi de s'élever dans une note, à la suite de la traduction du livre de Jipensha Ikkou, contre l'accusation d'immoralité faite au Japon, et de s'écrier que les Anglais, qui ont passé une semaine à Paris, déclarent que c'est la ville la plus corrompue du continent, et de se demander, ce que pourrait penser un Français des Anglais, si on le transportait à Londres, dans certaine rue, à neuf heures du soir. Et il affirme que le Bouddhisme et le *Confuciusisme* ont apporté à sa nation des éléments de moralité tels, que s'il y avait un moyen, selon son expression, de *laver les cœurs*, la lessive morale du Japon, serait la lessive la moins sale des lessives, faites dans les cinq parties du monde.

Et dans la révolte de son patriotisme, il maltraite, sur un petit ton de colère fort amusant, notre ami Loti, l'accusant d'avoir pris pour une grande courtisane, une *rashamen*, (littéralement mouton), une femme galante d'une race inférieure, et à l'usage spécial des étrangers.

disent les Japonais, des hommes très intelligents, très spirituels, au courant de tout ce qui se passait à Yédo. Et des hommes d'un caractère à ne pouvoir jamais se fâcher avec eux. Puis d'une discrétion à laquelle on pouvait tout confier, et n'importe quel secret, sans la moindre crainte ! Des gens ayant une parole sur laquelle on pouvait facilement compter, et par là-dessus une honnêteté, passée à l'état de proverbe ! Ils n'acceptaient rien que le gage payé par la maison, et la *fleur* (le rouleau d'argent) qu'il est d'usage de leur offrir.

Les *taikomati*, dans leur bas métier, avaient une très bonne éducation, une instruction très suffisante, une instruction comparée malicieusement à l'instruction d'un candidat ayant échoué à l'académie de Seïdô (le centre scientifique de Yédo). Et même en dehors du Yoshiwara, pour qui était un peu *argenté*, il y avait un intérêt à engager un *taikomati* pour une promenade en bateau, pour une excursion sur la digue de la Soumida, car il n'existait pas une minute d'ennui avec ce diable d'homme, qui n'était juste bavard qu'autant que vous le vouliez, et qui avait le talent de se faire, avec un grand tact, le compagnon assorti de votre humeur. Une vraie ressource que cet homme, quand vous

aviez trop bu, pour rectifier les erreurs de la note, et mettre dans sa poche, en sûreté, votre portefeuille et vos objets précieux ! Vous reposiez-vous sur la digue, dans une baraque à thé, pour mieux admirer la Soumida à travers le paysage neigeusement rosé des cerisiers en fleurs ? c'est vous qu'on servait le premier, au milieu de la foule. Entriez-vous dans un restaurant ? vous aviez la meilleure cabine, et le menu commandé par votre compagnon, était exécuté dans la perfection. D'ailleurs ils étaient connus partout, et une maison mal vue par les *taikomati* ne pouvait marcher. Étiez-vous en nombreuse société de *guesha*, il fallait un *taikomati* qui se chargeât de la direction, et tout allait au mieux, et il mettait en belle humeur toute la troupe des *guesha*. Une science à part, une science par lui acquise au Yoshiwara, qui faisait que les plaisirs avec le prix de ses services vous coûtaient moins cher, que si vous vous chargiez de la dépense par vous-même.

Les *taikomati* savaient chanter, danser, jouer la comédie, mais se gardaient bien, en leurs talents d'agrément, de ne jamais porter ombre aux *guesha*, et ils ne condescendaient jamais à prendre du service dans les Maisons Vertes de deuxième classe. Les accompagnateurs

de gens fréquentant cette classe s'appellent *No-daïko*, qui a le sens méprisant de *taïko* des champs, de *taïko* n'appartenant pas au Yoshiwara.

Les *guesha* (1), chanteuses ou danseuses qui fréquentent la grande rue du Milieu, s'appellent *kemban*. Elles vont toujours, deux par deux, ayant la défense de coucher avec un homme de la ville dans le Yoshiwara, et cette surveillance de l'une par l'autre, les sauve d'occasions, où elles pourraient faiblir (2). Dans le cas d'une faiblesse, la chanteuse est expulsée de Yoshiwara. En général, leur conduite passe pour être irréprochable, et c'est l'explication de tant de mariages de femmes de cette classe avec des hommes fort distingués.

La *guesha* et les *taikomati* sont sous la direction du bureau central des artistes, sis à Nakano-tchô. Dans ce bureau, les fiches en bois dans lequel sont écrits les noms, pendent accrochées par ordre alphabétique. Arrive l'invita-

(1) M. Hayashi a fait l'observation qu'il existe encore chez les *guesha*, tous les types qu'a reproduits Outamaro, au commencement du siècle.

(2) On dit que ces femmes font vœu de chasteté jusqu'à l'époque de leur mariage, qui ne peut avoir lieu, que lorsqu'elles sont sorties d'une maison de thé.

tion à la maison de thé, formulée dans une lettre contenant les noms des chanteuses demandées. Et aussitôt l'engagement, on retire les fiches des noms engagés, et on les porte sous les fiches des Maisons Vertes, qui se trouvent sur un autre mur : une tenue de livres très ingénieuse.

Les maisons de deuxième classe ont des chanteuses attachées à la maison, et qui y habitent.

Les Maisons Vertes ne peuvent pas inviter directement les *guesha* ni les *taïkomati* : c'est toujours par l'intermédiaire du bureau des artistes, que se fait l'invitation. On ne peut prolonger au-delà des heures connues, sauf le cas de grand incendie (1), et si cela arrive, la *thaya* doit payer une indemnité, et on lui refuse l'engagement d'artistes, pendant un temps indiqué par le règlement.

Lorsqu'on vient inviter la *guesha* pour une partie en dehors du Yoshiwara, il faut faire la commande plusieurs jours d'avance, et par l'in-

(1) M. Rodolphe Lindau écrit que pendant un assez long séjour à Yédo, il se passait à peine une nuit, sans qu'il entendit sonner le tocsin, et affirme que l'âge moyen des maisons japonaises ne dépasse pas quinze ans.

termédiaire de la maison, et les *guesha* font la promenade ou le petit voyage avec vous, toujours accompagnées d'un employé de la maison de thé et d'un ou de deux porteurs de boîtes de l'instrument de musique à trois cordes, appelé *schamisen*.

Une recommandation curieuse. Les *taïkomati* et les *guesha*, se trouvant dans les appartements des courtisanes, leur doivent le respect qu'un serviteur doit au maître, car il est de rigueur que les grandes courtisanes soient traitées comme des princesses.